

Il était donc opportun de mettre à la disposition des étudiants, des pèlerins et des touristes, un petit livre qui leur donnât à la fois des notions historiques sur chaque cimetière et sur ses principaux martyrs, un itinéraire à suivre, l'indication et l'explication des monuments les plus remarquables. Si mon Guide remplit ce programme à la satisfaction des lecteurs, je serai suffisamment payé de la peine qu'il m'a coûtée. J'ai cherché avant tout à le rendre clair, exact et pratique. Les illustrations aideront à mieux reconnaître les monuments et à en conserver plus vivant le souvenir.

Je ne pouvais songer à introduire dans ce volume tous les principes d'archéologie chrétienne qui sont cependant indispensables pour avoir l'intelligence parfaite des catacombes. Il faudrait un autre volume pour expliquer dans quelles circonstances, sous quel régime, les premiers chrétiens les ont creusées, quels sont les caractères spécifiques communs à tous ces cimetières, quel parti l'histoire, l'apologétique, la théologie, peuvent tirer des inscriptions gravées sur les tombes, des peintures qui ornent les galeries et les chapelles. Ce volume est fait (1) sans intention de réclame, j'ai dû y renvoyer souvent le lecteur. Il est désigné dans les références sous le titre de *Notions générales*. Qu'on veuille bien s'y reporter pour compléter tout ce qui est dit ici. Si on y joint mon volume sur les basiliques et églises de Rome (2), on aura un véritable traité, élémentaire, mais pour beaucoup suffisant, des antiquités chrétiennes qu'il nous est donné d'étudier à Rome.

On me permettra de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs : pour la préparation de cet ouvrage j'ai trouvé en mon cher ami l'abbé Dufresne, de la Compagnie de St-Sulpice, un infatigable collaborateur. Il a travaillé avec moi à la rédaction du texte et à la correction des épreuves ; il a de plus minutieusement contrôlé plusieurs plans de catacombes, en particulier celui de St-Calixte.

1. H. Marucchi, *Éléments d'archéologie chrétienne. Notions générales*, un vol. in-8°, Desclée, 1899.

2. *Éléments d'archéologie chrétienne. Basiliques et églises de Rome*, un vol. in-8°, Desclée, 1902.

Et maintenant, lecteur, prenez ce livre, et suivez le conseil d'un illustre évêque, qui fut aussi un poète et qui avait le culte des antiquités chrétiennes (1) :

Descendez, descendez au fond des catacombes,  
Aux plus bas lieux,  
Descendez, le cœur monte, et du haut de ces tombes  
On voit les cieux !

Rome, le 22 novembre 1899, fête de Ste Cécile.

H. MARUCCHI.

A cette préface, écrite pour la première édition, j'ajouterai seulement quelques lignes.

L'accueil bienveillant du public m'a mis très vite dans la nécessité de donner une édition italienne (2), puis une seconde édition française de ce Guide. Il m'encourage en même temps à développer certains points d'histoire et de topographie sur lesquels des fouilles récentes et les travaux que j'ai faits à leur occasion me semblent projeter de nouvelles lumières. Le nombre des illustrations a été augmenté, l'exécution typographique encore plus soignée. Le volume s'est accru de près de deux cents pages. Je souhaite qu'il réponde à tous les désirs légitimes des amateurs d'archéologie chrétienne.

Juin 1903.

H. M.

1. Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, t. III.

2. *Guida delle catacombe romane, Compendio della Roma sotterranea*, Roma, Desclée, janvier 1903.





## Introduction.

### HISTOIRE GÉNÉRALE DES CATACOMBES ROMAINES.

LES anciens cimetières chrétiens de Rome, communément appelés catacombes, remontent jusqu'aux temps apostoliques. Ils sont issus du désir, qu'eurent naturellement les disciples de l'Évangile, de séparer leurs tombeaux de ceux des païens. La nature du sol permit de les creuser le plus souvent sous terre, à l'imitation des tombeaux de Palestine et de celui du Sauveur lui-même. Tous furent établis en dehors des murs, car la loi romaine défendait d'enterrer à l'intérieur de la ville ; ils se trouvèrent dès lors dans le voisinage des sépultures païennes qui, on le sait, bordaient toutes les voies suburbaines. La loi romaine, déclarant lieu religieux tout tombeau, à quelque personne et à quelque religion qu'il appartînt, protégea d'ordinaire leur existence ; si, par exception, il leur arriva quelquefois d'être confisqués, ils furent ensuite rendus (1).

Les catacombes, creusées dans le tuf granulaire qui abonde dans le sous-sol de la campagne romaine, sont l'œuvre exclusive des chrétiens. Elles présentent l'aspect d'un réseau de galeries entrecroisées (« ambulacra »), dans les parois desquelles s'ouvrent des rangées de tombes rectangulaires (« loculi ») ou en forme d'arc (« arcosolia »). De loin en loin on rencontre de petites chambres (« cubicula ») ou de plus larges cryptes (« cryptae »), parfois même de vraies églises souterraines. Les vraies catacombes romaines s'étendent hors des murs entre le premier et le troisième mille.

Les chrétiens eurent toujours en horreur le procédé de la

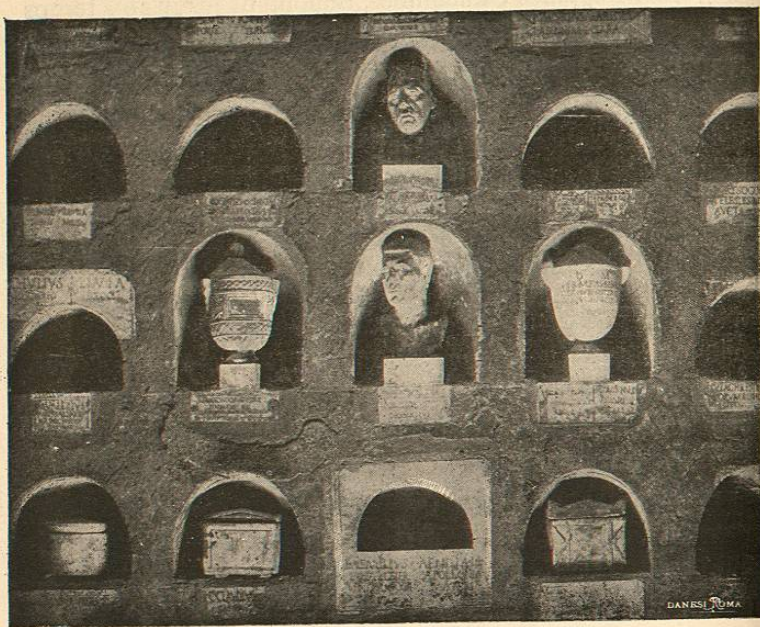
---

1. Le titre légal des tombeaux était : lieux religieux. Parfois les inscriptions les appellent aussi : lieux sacrés. Nous en avons un bel exemple sur un cippe ancien qui était placé à l'entrée du cimetière de Domitille ; on y lit deux fois la formule : LOCVS · SACER · SACRILEGE · CAVE · MALV (sic).



crémation ; leur usage constant fut de déposer les cadavres dans le sépulcre enveloppés d'un linceul. Aussi les cimetières chrétiens eurent-ils tout de suite une forme différente de celle des colomnaires païens, où les parois étaient pleines de niches pour les urnes funéraires. Les deux reproductions ci-jointes font saisir d'un coup d'œil cette différence.

Avant tout lieux de sépulture, les catacombes furent aussi occasionnellement lieux de réunions religieuses ; mais jamais



COLOMBAIRE PAIEN.

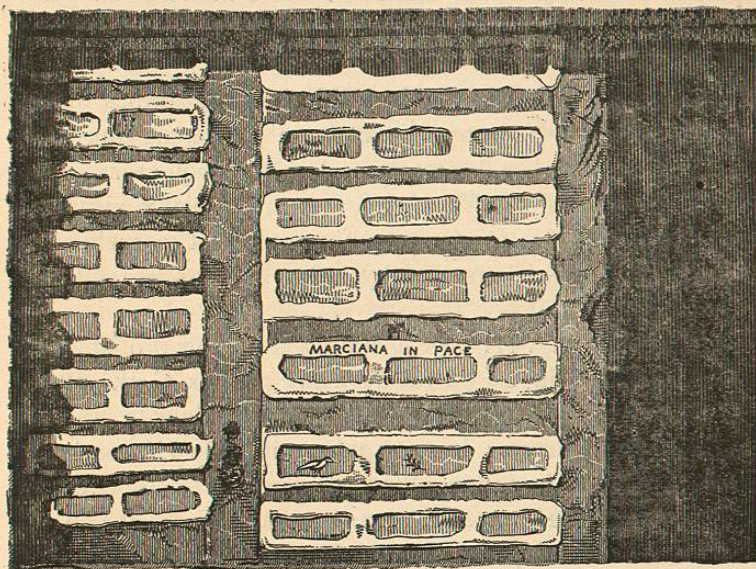
elles ne servirent d'habitation aux chrétiens, comme on le croit vulgairement. Ce n'est que par accident qu'elles tinrent lieu d'églises, car dès les premiers siècles il y eut pour les réunions ordinaires des oratoires à l'intérieur de la ville : on les appelait « titres », et les cimetières en dépendaient.

L'histoire des catacombes peut se partager en plusieurs grandes périodes :

1° A l'origine, elles furent la propriété de nobles person-

nages, de riches et illustres familles chrétiennes, qui les avaient fait creuser à la campagne dans leurs terres. Cette période peut aller des temps apostoliques à la fin du II<sup>e</sup> siècle. De cette époque datent un grand nombre de cimetières, dont les noms rappellent les particuliers qui les possédaient : cimetière de Priscille, de Lucine, de Domitille, de Prétextat, etc.

2° A la fin du II<sup>e</sup> siècle ou au commencement du III<sup>e</sup>, le nombre des chrétiens avait grandi : plusieurs cimetières ap-



GALERIE DE CIMETIÈRE CHRÉTIEN.

partinrent à la communauté des fidèles et furent administrés directement par l'Église. Tel fut au moins le cimetière de Calixte, ainsi que l'atteste positivement le livre des *Philosophumena*. Pendant cette période, qui va jusqu'à Constantin, ils subirent deux fois la confiscation ; en 258 sous Valérien, et en 303 par ordre de Dioclétien ; mais l'autorité ecclésiastique put ensuite les recouvrer. Comme à l'époque précédente, ils servirent de lieux de réunions pour célébrer les anniversaires des défunts et les fêtes des martyrs.



3° L'édit de paix donné par Constantin à Milan (313) reconnu définitivement à l'Église la propriété des cimetières. Les fidèles continuèrent de s'y faire ensevelir, tant par habitude que par dévotion pour les martyrs qui y reposaient en grand nombre. Sur les tombes les plus vénérées s'élevèrent des oratoires et des basiliques ; le pape Damase surtout (366-384) se distingua par sa piété envers les héros de la foi et son zèle à orner leurs tombeaux. Vers le commencement du V<sup>e</sup> siècle, on cessa les excavations, et aux sépultures souterraines succédèrent des cimetières en plein air, qu'on avait d'ailleurs commencé à pratiquer dès le IV<sup>e</sup> siècle.

4° Du V<sup>e</sup> siècle à la fin du VIII<sup>e</sup>, les catacombes furent exclusivement des sanctuaires, où on ne venait que pour prier sur les tombes des martyrs. A cette époque remontent les inscriptions (« graffiti ») tracées par les pieux visiteurs, et la rédaction des *Itinéraires*, qui nous aident merveilleusement à distinguer dans ces labyrinthes souterrains les lieux historiques.

5° A la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, craignant de voir profaner ces lieux sacrés, déjà en partie dévastés par les Goths et les Lombards, les papes se mirent à transférer dans la ville les reliques des martyrs ; de sorte qu'au milieu du IX<sup>e</sup> siècle les catacombes étaient dépouillées de leurs précieux trésors. Elles allaient dès lors être peu à peu abandonnées et tomber en ruines, à l'exception du cimetière de St-Sébastien et de quelques petites parties d'hypogées situées sous l'une ou l'autre des basiliques les plus fréquentées.

6° Abandonnées pendant le moyen-âge, les catacombes furent explorées et étudiées au XVI<sup>e</sup> siècle, surtout par les soins de Bosio et de ses continuateurs ; c'est de nos jours qu'elles ont trouvé leur plus illustre interprète en la personne de J.-B. de Rossi.

Très importantes sont les catacombes romaines, berceau du christianisme et archives de l'Église primitive. Leurs monuments, peintures, sculptures, inscriptions, nous fournissent les matériaux les plus précieux pour illustrer les

usages et coutumes des anciens chrétiens, l'histoire des persécutions par eux souffertes, et pour démontrer l'identité de leur foi avec la nôtre : démonstration très forte, puisque les monuments funéraires des cimetières souterrains ne sont généralement pas postérieurs à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Le lecteur s'en convaincra lui-même en suivant la description que nous allons faire de chaque catacombe et de ses principaux monuments.

Entre tous les monuments des anciens cimetières chrétiens la première place revient aux tombeaux des martyrs. Nous devons donc d'abord donner à leur sujet quelques indications.

Le culte des martyrs, la vénération envers leurs tombeaux et leurs reliques apparaissent, déjà universels, dès les premiers siècles de l'Église. Si les « Actes » rédigés avec un soin jaloux pendant leur supplice ou peu après, les calendriers antiques, les martyrologes, ne suffisaient pas à l'attester, nous en aurions une preuve concluante dans deux pièces absolument authentiques, les lettres de l'Église de Smyrne sur le martyr de S. Polycarpe, et celles de l'Église de Lyon sur les grandes tragédies de l'an 177. Mais les cimetières primitifs, et spécialement ceux de Rome, nous montrent d'une manière plus éclatante encore la piété des premiers chrétiens envers les restes sacrés des témoins du Christ. Là, nous trouvons à chaque pas, sur les « loculi », sur les « arcosoles », les traces indubitables de la sollicitude dont ces glorieux tombeaux étaient l'objet. Aujourd'hui, ils sont vides de leurs reliques : elles en ont presque toutes émigré, dans les translations solennelles du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle, pour aller sanctifier les cryptes de nos grandes basiliques ; et quand nous parcourons ces solitudes, nous n'y pouvons plus contempler que les sépulcres dévastés dans lesquels les triomphantes dépouilles ont reposé autrefois, et les marbres mutilés qui furent baignés de leur sang.

Pourtant les catacombes peuvent nous rendre encore quelques tombeaux oubliés de martyrs, quelques glorieuses fosses communes dans lesquelles, pendant les grandes persé-



cutions, on cachait par groupes et sans signes distinctifs ces innombrables victimes ignorées dont Prudence (1) a écrit :

Vix fama nota est, abditis  
Quam plena sanctis Roma sit,  
Quam dives urbanum solum  
Sacris sepulcris floreat.

Nous reconnaissons ces tombes, qui n'ont jamais reçu de culte spécial, d'abord au titre auguste de « Martyr » qui, par malheur, s'y trouve assez rarement, et en l'absence de cette preuve décisive, à d'autres indices presque équivalents. Mais ces indices ne doivent être admis qu'après un examen sérieux, et nous en devons rejeter rigoureusement plusieurs qui furent autrefois jugés suffisants. Par exemple, la palme, sculptée sur le marbre ou gravée dans la chaux, ne saurait être une preuve de martyre, car cet emblème de la victoire se voit également sur beaucoup d'inscriptions païennes et de monuments chrétiens d'une époque très postérieure à celle des persécutions ; la palme est un des nombreux signes idéographiques ou symboliques qu'employaient les fidèles : elle exprime simplement les victoires spirituelles remportées pendant la vie et la récompense éternelle qu'elles ont méritée. Il faut exclure pour la même raison les couronnes également sculptées ou gravées, et plus absolument encore le monogramme formé des deux lettres grecques initiales du nom de Jésus-Christ  $\chi\rho$  (ΧΡΙΣΤΟΣ), que certains s'obstinent encore à interpréter « Pax Christi » ou « Passus pro Christo ». On peut douter que ce monogramme, comme symbole isolé, ait été en usage avant Constantin ; en tout cas, jusqu'à lui il resta fort rare, tandis qu'il devint au contraire très commun après le triomphe du Labarum sur lequel il était placé, et sa présence sur un monument lui assigne régulièrement comme date l'ère de la paix.

Un indice plus sérieux est celui du vase teint de sang qui se trouve dans certains tombeaux. Ce vase doit être considéré

1. *Peristeph.*, Hymn. II (P. L., t. LX, col. 333-334).

comme une preuve certaine du martyre, car nous savons sans aucun doute que les premiers chrétiens conservaient le sang versé par les héros de la foi comme attestation de leur mort glorieuse. Le fait est confirmé par des traditions unanimes ; qu'il suffise de rappeler cette phrase de Gaudentius : « Tene-mus sanguinem qui testis est passionis » (1) ; et cette description dans laquelle Prudence nous montre les fidèles avides de recueillir la liqueur sacrée qui jaillissait des blessures des martyrs, pour la conserver dans leurs maisons et la léguer à leurs enfants :

Hunc omnem spongia pressa rapit...  
Tutamen ut sacrum suis  
Domi reservent posteris (2).

Une portion de la précieuse relique était parfois déposée dans le sépulcre en même temps que la victime vénérée, ainsi que l'atteste une belle inscription retrouvée en Afrique :

DEPOSITIO CRVORIS SANCTORVM MARTYRVVM QVI SVNT  
PASSI SVB PRESIDE FLORO IN CIVITATE MILEVITANA  
IN DIEBVS TVRIFICATIONIS (3).

Aucun doute n'est donc possible au sujet des tombeaux dans lesquels se retrouve cette preuve éclatante. Toutefois on ne peut l'accepter qu'après un sérieux examen, car il est impossible de suivre les errements trop enthousiastes des anciens archéologues, et de soutenir, comme plusieurs le font encore, qu'on doit prendre pour restes d'ampoules ou de fioles ayant contenu du sang tous les fonds de tasses vitrifiés qui se rencontrent si fréquemment fixés dans la chaux sur les « loculi » des Catacombes. Ces vases étaient certainement pour la plupart de simples coupes destinées à divers usages domestiques ; peut-être servaient-ils spécialement aux « agapes » ou banquets de charité fraternelle, comme pourraient le faire supposer les images symboliques peintes sur fond

1. *Serm. XVII* (P. L., t. XX, col. 963).

2. *Peristeph.*, Hymn. XI (P. L., t. LX, col. 545), et Hymn. v (*ibid.*, col. 398).

3. Cf. de Rossi, *Bullett. di archeol. crist.*, 1876, p. 59 62.




d'or qu'on y voit souvent et les acclamations qu'on lit autour ; peut-être ont-ils contenu les aromes et les parfums qui étaient employés dans la cérémonie de la sépulture <sup>(1)</sup> ; peut-être enfin étaient-ils placés près des tombeaux, soit pour distinguer des autres ceux qui n'avaient pas d'inscriptions, soit pour témoigner de la piété des survivants et honorer une mémoire chérie. Cette dernière explication est très plausible, car le vase, dans le symbolisme chrétien, est l'emblème des bonnes œuvres, et comme tel, il fut souvent représenté sur les monuments <sup>(2)</sup>.

Il est hors de doute cependant qu'entre tous ceux-ci se trouvaient réellement des vases de sang qui étaient conservés comme « testes passionis ». Mais ces derniers ne peuvent être reconnus que par l'analyse chimique ; c'est le seul moyen sûr de prouver la présence des substances sanguines (hématine) dans la croûte rougeâtre dont ces fragiles débris sont ordinairement recouverts. Aussi la Congrégation des Rites a-t-elle depuis longtemps décrété, avec une grande sagesse, que le vase seul ne doit pas être admis comme preuve suffisante du martyr, à moins qu'on ne puisse démontrer d'une manière irréfutable qu'il a contenu du sang.

Ce témoignage n'est pas très fréquent ; diverses causes même pouvaient le rendre impossible, par exemple un genre de supplice qui n'entraînait pas l'effusion du sang, l'impossibilité dans laquelle les fidèles se seraient trouvés de le recueillir, etc. A son défaut, d'autres indices peuvent nous faire reconnaître un de ces glorieux tombeaux au milieu de ceux qui remplissent les nécropoles, même quand il s'agit d'un martyr absolument inconnu duquel aucun souvenir n'a été trouvé. Nous avons surtout le fondement d'une très forte

1. Nos tecta fovebimus ossa  
Violis et fronde frequenti :  
Titulumque et frigida saxa  
Liquido spargemus odore.



Prudence, *Cathemer.*, X. (P. L., t. LIX, col. 888).

2. Parfois le chrétien lui-même est appelé « vase du Christ », comme dans cette acclamation d'une ancienne inscription : DIONISI · VAS · .

présomption dans les traces encore visibles du culte dont certaines mémoires ont été autrefois l'objet.

Le culte des martyrs, nous l'avons dit, fut universel dès les premiers siècles, mais aucune Église ne fut plus démonstrative que l'Église romaine dans les hommages rendus à ses saints. Leurs cryptes étaient magnifiquement ornées ; on entretenait devant leurs tombeaux des « lucernae », grands vases remplis d'huiles balsamiques dans lesquels plongeaient des mèches allumées ; les « loculi » voisins des leurs devenaient des sépultures privilégiées, ardemment ambitionnées et achetées souvent à très haut prix. C'est à cela que font allusion les expressions que nous lisons sur certaines inscriptions : — « Depositus ad martyres », — « Ad sancta martyra », — « Emptum locum retro sanctos quem multi cupiunt et rari accipiunt. »

Cette dévotion devint même excessive et blâmable, à cause des prétentions qu'elle faisait naître, et du dommage qui en résultait souvent pour les monuments eux-mêmes. La belle inscription du diacre Sabinus, qui voulut par humilité être enseveli près de la porte de la basilique de St-Laurent : « Elegi sancti janitor esse loci », donne une très juste leçon à ceux qui ambitionnaient ainsi de se rapprocher des martyrs plus par leur corps que par leurs œuvres :

NIL · IVVAT · IMO · GRAVAT · TVMVLIS · HAERERE · PIORVM  
SANCTORVM · MERITIS  OPTIMA · VITA · PROPE · EST  
CORPORE · NON · OPVS · EST · ANIMA · TENDAMVS · AD · JLLOS  
QVAE · BENE · SALVA · POTEST  CORPORIS · ESSE · SALVS

Les manifestations déplorables de cette indiscrette dévotion se reconnaissent en effet dans plusieurs cryptes des catacombes à côté des marques d'une piété très légitime : telle peinture a été brisée, telle crypte déformée, pour permettre de placer de nouveaux tombeaux près des saints.

Dans les angles de quelques chambres, près des arcosoles, se voient encore ce qu'on appelait les « tables des huiles ». Ce sont des colonnes grossières, taillées dans le tuf, sur lesquelles on plaçait les « lucernae » qui brûlaient devant les



tombeaux. Cette table est souvent un indice qu'un martyr a reposé là, indice qui devient plus probable encore s'il se trouve dans une crypte ornée de marbres, et s'il est accompagné de « graffiti » des anciens visiteurs. Ainsi, dans une chambre du cimetière de Domitille, l'acclamation aux Saints SPIRITA SANCTA, inscrite près d'une table, fait-elle supposer que là reposent des martyrs inconnus.

Dans celui de Saint-Calixte, on voit, au-dessus d'un arcosole, une peinture du III<sup>e</sup> siècle qui fut coupée au IV<sup>e</sup> pour ouvrir un « loculus ». Évidemment cet acte de vandalisme prouve un grand désir d'ensevelir le défunt près du corps qui reposait dans l'arcosole. Or une autre peinture de la même crypte fut aussi coupée pour creuser une niche destinée à mettre les huiles. De ces faits nous avons le droit de conclure que celui qui attirait ainsi l'attention et la vénération des fidèles, à une époque déjà éloignée de sa mort, ne pouvait être qu'un martyr.

Enfin un dernier exemple, emprunté au cimetière de Saint-Sébastien et à la région voisine de la crypte où saint Philippe Néri venait se recueillir dans la prière. On a découvert en cet endroit, il y a quelques années, un « cubiculum » avec un arcosole au-dessus duquel se trouve une peinture assez singulière. Elle représente le bon Pasteur placé au centre, accompagné de l'agneau et de la mystérieuse figure de l'Orante près de laquelle brille l'étoile, symbole du ciel où l'âme a été accueillie ; de l'autre côté, se trouve la figure très rarement usitée d'un robuste athlète en repos, qui signifie, dans le langage symbolique ancien, la force du chrétien et ses victoires. En comparant ce groupe avec d'autres peintures et avec la célèbre vision des Actes de sainte Perpétue, on peut conjecturer, non sans fondement, qu'un autre martyr de la persécution de Dioclétien avait reposé dans le « cubiculum » de St-Sébastien.

Ces tombes de martyrs inconnus ont été retrouvées en très grand nombre déjà dans les catacombes, et bien d'autres encore pourront réapparaître. Les reliques des martyrs furent vénérées dans les catacombes jusqu'aux translations du

VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle. Après cette époque on ne visita plus que les cryptes attenantes aux grandes basiliques suburbaines : les autres, peu à peu ensevelies sous les ruines, tombèrent pour des siècles dans le plus complet oubli.

Le premier qui, dans les temps modernes, tourna son attention vers les cryptes primitives des martyrs, fut S. Philippe Néri. Il passait de longues heures, quelquefois des nuits entières, dans les souterrains de la voie Appienne, méditant l'histoire, admirant les vertus des Sixte, des Cécile, des Sébastien, ces héros du pontificat, du patriciat et de la milice, de Tarsicius, le martyr de l'Eucharistie, et de tant d'autres, victimes, comme eux, des persécuteurs. Ce fut en s'inspirant des souvenirs de ces martyrs, dont le sang avait transformé Rome de maîtresse d'erreur en disciple de la vérité (1), qu'il conçut le projet d'une réforme de la Rome chrétienne, profanée depuis un siècle par le nouveau paganisme de la Renaissance.

Philippe vivait encore, et depuis bien des années il conduisait ses disciples aux catacombes de Saint-Sébastien, les seules qui fussent alors fréquentées, quand survint par hasard, en mai 1578, la découverte sur la voie Salaria d'une vaste région sépulcrale contenant de longues galeries, des chapelles ornées de fresques, des tombeaux encore intacts et de nombreuses inscriptions. Les érudits les plus distingués se hâtèrent d'y descendre, et parmi eux, César Baronius, le disciple préféré de Philippe, qui écrivait alors sous l'inspiration du Saint le grand ouvrage des *Annales ecclésiastiques*. Il est permis de supposer que celui-ci y conduisit à son tour le maître bien-aimé dont il connaissait l'ardente vénération pour la mémoire des martyrs.

Grand fut l'étonnement de tous à cette apparition inattendue qui révélait tout à coup l'existence de cette cité des morts dont le souvenir était perdu depuis si longtemps. « Ce

1. « Isti sunt viri per quos tibi Evangelium Christi Roma resplenduit, et quae eras magistra erroris, facta es discipula veritatis. » S. Léon, *Serm.* 82 (P. L., t. LIV, col. 422).